

L'ETHNOLOGIE A STRASBOURG

5.

MARS 1990

SERIE 'ETHNOMUSEOGRAPHIE'

SOMMAIRE

SAINT GANGOLPHE

Pierre ERNY

- Tâches pour l'ethnomuséographie
- Saint Gangolphe: vie et culte

Jean MEYER

- Saint Gangolphe et les Chanoines de Lautenbach

- *Institut d'Ethnologie*, Faculté des Sciences Sociales, Pratiques Sociales et Développement
- *Centre de Recherches Interdisciplinaires en Anthropologie* (CRIA)
- *Groupe d'Etudes et de Recherches Africaines de Strasbourg* (GERAS)
- Groupe de travail « *Astronomie et Sciences Humaines* »
- Groupe de travail sur l'*Orient Chrétien*
- *Association des Etudiants et amis de l'Institut d'Ethnologie*

Université des Sciences Humaines - 22, rue Descartes
67084 - STRASBOURG CEDEX ☎ 88.41.73.00

TACHES POUR L'ETHNOMUSEOGRAPHIE

On pourrait sans doute réfléchir longuement sur le domaine et les tâches propres à l'ethnomuséographie, comme on le fait souvent laborieusement pour tous ces composés du type "ethno-quelque-chose". Nous ne nous engagerons pas pour l'instant dans cette voie. Nous avons mis au point, à l'Institut d'Ethnologie de Strasbourg, un diplôme d'Université d'ethnomuséographie dont le but se veut essentiellement pratique: éveiller nos étudiants à un domaine important pour leur avenir, les guider dans la formation qu'eux-mêmes pourront se donner au contact des musées et du travail qui s'y fait.

La présente brochure est consacrée à saint Gangolphe. Voilà, me semble-t-il, un sujet apte à nous introduire à ce que pourrait être une ethnomuséographie de terrain. Dans une grande partie de l'Europe nous trouvons des statues, des vitraux, des églises, des chapelles, des prières, des litanies, des chants consacrés à ce saint carolingien autrefois d'une extrême popularité. Partout ce patrimoine pose des problèmes de conservation, de restauration, de préservation, de mise en valeur, que ce soit dans des musées ou plus encore in situ. Mais souvent il pose aussi de gros problèmes de compréhension. Pour comprendre les représentations il faut nécessairement se référer à l'histoire, à la légende et aux traditions dites "populaires".

Le cas de saint Gangolphe nous montre de manière exemplaire à quel point il est difficile de dissocier ces dernières de la culture savante. Le culte de ce saint s'est développé en Alsace dans la mouvance d'abbayes intellectuellement parmi les plus prestigieuses du Moyen-Age: Murbach et Lautenbach. L'introduction de son culte a été minutieusement réfléchi et pensée, comme essaie de le montrer Jean Meyer. Le patron des jeunes gens qui partent pour la guerre, des sources, des chevaux et des maris trompés devient, entre les mains des chanoines augustins du Florival, un vecteur de très haute spiritualité.

Le premier travail de l'ethnomuséographie est de permettre une compréhension en profondeur d'un objet offert à la curiosité du public, d'explorer d'où il vient, de quelle histoire et de quelles significations il est porteur, quelles en sont la diffusion et les variantes, ce qu'il a éveillé dans le peuple, à quelles représentations et à quelles productions il a donné naissance, sur quel terrain il est tombé, à quelles structures mentales il a été intégré. Un objet a une vie, il est à la fois véhicule, reflet et élément de langage. L'homme s'y est investi avec sa pensée et ses passions, et il doit donc être possible d'en retrouver la trace.

P.E.

SAINT GANGOLPHE

VIE ET CULTE

Gandulfus, un saint bourguignon du VIII^e siècle, est connu sous divers noms: Gengoult, Gangolphe, Gandulphe, Gaingulph, Gengoul, Jangon, Gangon, Gégot, Gangouffe, Gingeon, Gengouf, Galgolf, Gilgolf, Genolf, Golf, Genf, Gendulf, Galgof, Gingolf, etc.

SOURCES

Les premiers récits biographiques apparaissent vers 900, un siècle et demi environ après la mort de Gangolphe. Il est abondamment cité dans les martyrologes et bréviaires anciens. Lors de la translation des reliques à Toul sous l'évêque Gerhard sa vie est réécrite (Vita II). La moniale bénédictine Hrosvitha de Gandersheim composa dans la seconde moitié du Xe siècle une Passio sancti Gangolphi martyris en vers latins. Au XVI^e siècle, le Chartreux Laurent Surius reconstitua avec tous les éléments disponibles une nouvelle biographie. La compilation des sources fut entreprise aussi par les Bollandistes au XVII^e siècle et un professeur de l'Université de Bonn, W. Levison.

POINTS CENTRAUX DE LA BIOGRAPHIE

Les récits s'articulent, dans leur diversité, autour des points suivants:

1. Gengoult naquit vers 705 au Château de Varennes-sur-Amanche près de Langres. Le jeune noble, élevé chrétiennement, se trouva rapidement à la tête d'un important domaine et d'une grande fortune.
2. Il s'engagea dans le métier des armes et suivit le roi Pépin le Bref dans les Flandres combattre les Frisons. Celui-ci le prit pour ami, confident et conseiller, et le garda à la cour.
3. Gengoult se maria à une fille de noble origine, du nom de Ganéa, mais qui se révéla vite être frivole et hautaine. Ni par la douceur, ni par la persuasion, il ne parvint à la

faire changer d'attitude, et il en souffrit beaucoup.

4. Le roi Pépin l'appela pour de nouvelles campagnes; il confia ses biens à un régisseur.

5. Sur le chemin du retour, en Champagne, il proposa à un paysan d'acheter sa fontaine. Celui-ci croyant faire une bonne affaire y consentit. Mais la source disparut, prête désormais à jaillir là où le saint plantera son bâton.

6. A son retour, il apprit l'infidélité de son épouse. Comme elle s'en défendit, il lui proposa de se soumettre au jugement de Dieu en plongeant sa main dans une fontaine d'eau limpide. Elle accepta, pensant à bon compte se laver de tout soupçon; mais sa main fut brûlée jusqu'à l'os et la peau s'en détacha.

7. Convaincu ainsi de la trahison de sa femme, Gengoult prit le parti de s'en séparer. Plein de mansuétude, il lui laissa un de ses châteaux et se retira dans une autre seigneurie, à Annéot, en Bourgogne, entre Autun et Auxerre, non loin d'Avallon. Il y mena une vie d'austérité, de pénitence et de prière, s'adonnant aux bonnes oeuvres envers les pauvres, comme pour racheter les fautes de son épouse.

8. Celle-ci poursuivit une vie de libertinage; craignant une vengeance de Gengoult ou voulant elle-même se venger de sa blessure, elle chargea son complice de l'assassiner. Celui-ci réussit à s'introduire dans le château et le poignarda durant son sommeil. Il mourut le 11 mai 763.

9. L'assassin rejoignit l'épouse infidèle et mourut d'effroyables coliques.

10. Gengoult fut enterré dans l'église de Varennes. De nombreux miracles s'y produisirent, et son tombeau devint un lieu de pèlerinage très fréquenté. On l'invoqua comme protecteur des couples, aide des ménages en difficulté et vengeur des maris outragés.

11. Comme on rapporta à Ganéa toujours aussi endurcie que son mari défunt accomplissait des prodiges, elle répondit: "Jour de Dieu ! Il fait des miracles comme mon derrière fait de la musique !" A partir de cet instant, elle ne pouvait plus ouvrir la bouche sans péter. Comme dit un récit de l'époque: "Dès lors, il fut impossible à la malheureuse d'exprimer la moindre parole par la bouche. Elle ne put se faire comprendre que par des sons sortant ab inferis, du bas de son corps." Pépin le Bref lui-même voulut contrôler la chose ab auditu. Couverte de honte, elle se retira dans un cloître où le silence était de règle et fit sincèrement pénitence. Gengoult mort obtint ainsi ce qu'il avait tant souhaité durant sa vie.

CULTE

Gangolphe devint très rapidement un saint très populaire. Il est habituellement représenté en chevalier ou en chasseur, avec épée, lance, bouclier marqué d'une croix, faucon sur le bras, parfois avec bâton de voyageur auprès d'une source ou

d'une fontaine. Il est vénéré tantôt comme "confesseur", tantôt comme "martyr", avec mentions dans les bréviaires et les missels anciens, messes spéciales, litanies et cantiques en abondance. Son culte se répandit surtout aux Xe et XIe siècles du Gingolf See (lac de Genève) jusqu'à la Mer du Nord et jusqu'en Bohême; ses reliques sont répandues sur toute cette aire et de nombreuses églises et fontaines lui sont dédiées. Les Bénédictins ont beaucoup contribué à la popularisation de cette figure.

Saint Gangolphe est un Quellenheiliger et un Rossheiliger. Il est très souvent lié à des sources dont la vénération a pu être préchrétienne. Comme très souvent aussi il est représenté à cheval, il est invoqué en cas de maladie de ces animaux et sa fête donne lieu à des bénédictions spéciales qui leur sont destinées. Il est le patron des cordonniers, des corroyeurs et tanneurs, donc de tous ceux qui travaillent les peaux, ce qui est sans doute en rapport avec le jugement de Dieu qui a arraché la peau du bras de Ganéa quand elle le trempa dans la fontaine. Il est invoqué pour les maladies de la peau, les eczémas, les tumeurs, les maux de bras, des jambes et des yeux, les rhumatismes, les enfants paralysés ou chétifs. Il est le patron des mères de famille, des "mal mariés", des jeunes couples. On le prie pour la conversion des pécheurs, la réconciliation des ménages et la réussite des entreprises. Vu la période de l'année où se célèbre sa fête, il est aussi considéré comme un Eisheiliger. A Rome même on mentionne une Confrérie de la Bonne Mort placée sous son patronage.

LEGENDAIRE

Les légendes les plus typiques tournant autour de saint Gangolphe ont pour thème la source: elles apparaissent souvent comme des récits étiologiques pour expliquer la présence de tel point d'eau. Voici par exemple la légende qui se rapporte à la source Saint-Gangolphe à Schweighouse dans la vallée de Guebwiller:

Revenant de ses campagnes guerrières, le saint traversa le champ d'un avare; il faisait chaud et il demanda à boire; le paysan refusa; puis, entendant sonner des pièces d'argent dans la poche du chevalier, il accepta contre paiement. Le saint trouva le prix exorbitant, puis, après discussion, il acquiesça. Il prit son casque et emporta la source, et peu après la terre se dessécha. Pour se faire pardonner, l'avare voulut donner la pièce d'argent reçue à un mendiant, mais entre ses mains elle devint charbon ardent...

Gangolphe fit rejaillir la source près de son château en enfonçant son bâton dans le sol, et elle servit au jugement de Dieu. Mais quand il se sépara de sa femme, il résolut de

l'emporter avec lui. Il y planta son bâton, qui aspira l'eau entièrement. Ses pérégrinations le conduisirent en Alsace, dans le Florival, près de Lautenbach. A nouveau il ficha le bâton dans un pré fleuri et la source rejaillit. Il construisit un ermitage à côté et y mena une vie de grande sainteté.

On retrouve une légende analogue en Allemagne, relativement au Gangolpfsbrunnen à Milseburg-in-der-Rhön. Le saint voulut acheter une source près de Fulda. Le vendeur lui dit: "La source est à toi, la place reste à moi". Gangolphe construisit une caisse hermétique qu'il remplit d'eau et il partit la vider près de la Milseburg. Ainsi une nouvelle source remplaça l'ancienne qui tarit.

SAINT GANGOLPHE EN ALSACE

En Alsace, tout comme dans les Vosges ou dans le pays de Bade, notre saint a été pieusement vénéré. Le témoignage le plus ancien en est le Monasterium sancti Gangolphi à Graufthal, fondé au Xe siècle pour des Bénédictines par un comte de Metz. Des reliques étaient conservées chez les Augustines de Saverne, et elles en envoyèrent en Suisse en 1343. On trouve des traces du culte du saint dans les abbayes de Honau, de Munster, de Murbach, de Feldberg, de Masevaux, de Wissembourg, de Pairis, de Marbach, à la cathédrale de Strasbourg et au couvent dominicain Saint-Nicolas-des-Ondes, à Andlau, Rosheim, Huttenheim, Bruderberg, Oberrnai, Holtzheim, Buhl, Magstatt-le-bas, Oberehnheim. Certains font dériver le nom du village de Galfingue de Gangolfingen; de fait, Gangolphe en est le patron (mentionné en 1260); un retable et une source lui sont consacrés. Localement on trouve Gangolphe comme nom de baptême, ainsi que le patronyme Gangloff. Cependant, notre saint a disparu de la liturgie du diocèse de Strasbourg depuis 1590, victime de quelque réforme décrétée d'en-haut, car ce n'est certainement pas le peuple qui a délaissé un saint aussi utile; cela explique qu'il ne soit pas mentionné dans les classiques récents de l'hagiographie locale.

SAINT GANGOLPHE DANS LA VALLE DE GUEBWILLER

Mais c'est surtout dans la haute vallée de Guebwiller que Gangolphe connut une popularité exceptionnelle. L'abbaye de Murbach a peut-être joué un rôle, celle de Lautenbach très certainement. Fondée en 780, cette dernière adopta la règle de saint Benoît en 830 et reçut l'influence de la bourguignonne Cluny, véhicule majeur du culte de notre saint. L'ancienne église paroissiale était dédiée à saint Jean-le-Baptiste, alors que l'église conventuelle fut placée par étapes

sous la protection de la Vierge, puis de saint Michel Archange, puis de saint Gangolphe. Cette triade s'y retrouve trois fois:

- sur le grand-autel baroque (Gangolphe en chevalier, avec bouclier et étendard),
- sur le vitrail tripartite central du chœur (Gangolphe à cheval, armé d'une lance et d'un bouclier avec monogramme du Christ, à côté de lui un casque à plumet rouge)(vers 1500),
- sur le tableau votif, de l'école de Schongauer (milieu du XVe siècle)(Gangolphe avec cuirasse, manteau vert foncé et oriflamme rouge avec croix blanche).

Autrefois, on voyait aussi au-dessus du portail principal le Christ-juge entouré de Michel et de Gangolphe en position d'avocats et d'intercesseurs. En-dessous, des deux côtés de l'entrée, sont représentés l'adultère et sa punition. Par ailleurs, on trouve le saint chevalier en petite statue de bois dans les stalles (XIVe siècle). Une cloche fut placée sous son vocable en 1459.

Si, conformément à l'habitude bénédictine de prendre pour troisième patron un saint local, c'est Gangolphe qui fut choisi au plus tard au XIIe siècle, c'est la preuve que son culte était déjà implanté et populaire bien auparavant.

SAINT GANGOLPHE A SCHWEIGHOUSE

C'est certainement sous l'influence des moines, puis des chanoines de Lautenbach que s'organisa le pèlerinage à saint Gangolphe à Schweighouse, une dépendance de l'abbaye, elle aussi placée sous le patronage de l'archange Michel et du chevalier. Sur la chapelle actuelle on peut lire: "Anno domini 1446 completa est capella". Mais la présence de vieilles pierres fait penser qu'elle a succédé à un édifice plus ancien. La source qui prend naissance sous le chœur et qui alimente un petit lac a sans doute été vénérée de tout temps. Par une petite niche, aujourd'hui murée, les pèlerins pouvaient puiser de l'eau "miraculeuse" pour soigner gales, eczémas et maux d'yeux. Devant la chapelle est érigée une fontaine Renaissance avec une statue du saint autrefois tournée vers la vallée; on peut y lire deux dates: 1664 et 1788.

Plusieurs témoignages anciens montrent que ce pèlerinage attirait des foules considérables. On y venait bien entendu de l'Alsace, mais aussi du pays de Bade, de l'Allemagne du Sud, d'Autriche, du Tyrol. On édifiait alors un grand hangar en bois pour accueillir les pèlerins qui y dormaient et y assistaient à la messe solennelle. Les festivités avaient lieu le 11 mai et à la Toussaint. Les chanoines de Lautenbach devaient alors tous être présents aux premières vêpres, la veille; ils venaient en procession, portant les reliques de la main du saint dans une châsse d'argent en forme de

bras. On vénérail ces reliques durant la journée, et le soir on les ramenail tout aussi solennellement. Au XVIIIe siècle, on s'avisa que celle main élail beaucoup trop petite pour pouvoir élre celle d'un guerrier. En 1931, on consulta même Thérèse Neumann, réputée pour ses dons de voyance: elle y vit la main d'une sainte des origines chrétiennes dérobée dans un tombeau des catacombes...On présenta alors aux fidèles une relique de la Croix qui appartenail à la paroisse de Schweighouse.

En 1681, un Jésuite de Rouffach raconte avoir prêché devant des milliers de fidèles. Un autre religieux de la même communauté fut guéri d'un mal des hanches. Vu l'affluence des pèlerins, le chapelain de Lautenbach Jean Nicolas Armand Bernard (qui mourra martyr en 1794 à Colmar, sous la Révolution), ordonna un remodelage complet de l'édifice. On perça en leur milieu les murs latéraux: d'un côté on ajouta une chapelle carrée, de l'autre on aménagea une grande porte, permettant de suivre du dehors la messe célébrée sur le nouvel autel érigé en celle chapelle. En 1795, tout le domaine (prés, champs, étang de pisciculture) devint propriété privée. On chercha vainement un ermite pour résider dans la chapelle et la surveiller. L'année 1855 fut marquée par un grand pèlerinage des villages de la vallée pour avoir échappé à une épidémie de choléra. En 1892, un incendie ravagea l'ensemble: le revêtement intérieur s'effritant, on se rendit compte que la chapelle élail recouverte de fresques du XVe siècle, sans doute de l'école de Schongauer. En 1894, la restauration fut entreprise par la famille Bordmann, propriétaire du lieu, et le peintre Ebel de Fegersheim. Fritz Kessler, industriel à Soultzmatl et collectionneur d'alsatiques, y contribua financièrement. En 1956, une nouvelle restauration des fresques fut confiée au peintre Arthur Graff, de Sélestat. En 1957, le pèlerinage rassembla 4000 personnes et fut transmis à la radio. Le lieu servit souvent à des rallyes et des camps scouts. Aujourd'hui, le pré adjacent sert à un camping-caravaning; la chapelle est habituellement fermée, mais on peut en retirer la clé au restaurant Bordmann qui se trouve juste à côté.

Le visiteur y trouvera deux ex-votos anciens: l'un de 1623, faisant état de la guérison complète, après trois vendredis de pèlerinage, d'une enfant de Soultz qui ne pouvait que ramper; l'autre, de 1793, représentant 45 jeunes gens de Buhl enrôlés à l'armée et revenus sains et saufs. Durant les deux guerres mondiales, saint Gangolphe fut invoqué souvent comme protecteur des soldats partis au front. Deux autres pèlerinages pour jeunes couples existent à proximité: celui du Schäferthal (Val du Pâtre), récemment restauré, avec sa fontaine et son pré pour camps scouts, et celui de la chapelle montagnarde de Kupperstatt près de Linthal.

LES FRESQUES DE SCHWEIGHOUSE

Lors de la restauration de 1778, une partie des fresques fut détruite du fait qu'on a percé les murs, et le reste fut recouvert d'un enduit. Vu le mauvais état de ces peintures et leur interprétation difficile, les deux restaurateurs ont procédé avec une grande liberté. Comme l'a montré le chanoine Haaby, l'ensemble retrace la vie de saint Gangolphe telle que nous la connaissons, mais certains détails peuvent être interprétés de manière très variable. On peut voir aujourd'hui six ensembles de scènes:

1. Bas: Gangolphe, avant son départ, est assis à une table avec le régisseur du château pour lui donner des instructions (cf. parchemin) et lui confier des sacs avec de l'argent. Haut: Devant le château, Gangolphe enfourche un destrier blanc; il fait ses adieux à sa femme qui tient un enfant sur ses bras; le régisseur, qui deviendra l'amant, se tient à côté; deux chevaliers montent des chevaux bruns, l'un montrant au loin. Milieu: Gangolphe chemine aux côtés du roi Pépin, à l'arrière, à sa droite, sur un cheval richement caparaçonné, orné de deux croix de Saint-André, armes de Bourgogne, yeux baissés et mains jointes, sans regarder en arrière vers le château.

2. Gangolphe revient de la guerre, en armure, sur son cheval. Le portail du château est fermé, mais on l'a reconnu à travers une petite fenêtre. La tristesse se lit sur son visage. Derrière lui, on voit un pont et une cascade dont les eaux débouchent sur un lac calme.

3. Cette fresque a été fortement altérée et réinterprétée. Haut: On voit le château et des arbres dénudés. Bas: Gangolphe achète la source au paysan. Autre interprétation: Le régisseur aux cheveux roux, portant un sac et un poignard à sa ceinture, montre la porte où le chevalier attend; la femme montre en-haut la chambre de l'adultère; ils sont surpris et consternés. Milieu: Le saint, accompagné de son épouse, enfonce son bâton dans le sol et l'eau jaillit.

4. Haut: Gangolphe est prévenu par un serviteur fidèle de son infortune conjugale. Autre interprétation: Le saint jure devant sa femme, qu'il tient par la main, avoir été fidèle et lui demande d'en faire autant, mais elle s'y refuse et détourne la tête. Bas: La femme se tient dans l'eau, portant un enfant aux pieds de bouc, aux oreilles fendues et muni de petites cornes; Gangolphe la contemple d'en-haut, les yeux baissés, intérieurement. Pour les uns, il s'agit d'un enfant illégitime mis au monde en son absence; pour d'autres, le saint comprend que son épouse n'a pas succombé à une faiblesse passagère due à la solitude, mais a tissé des liens durables avec le démon.

5. Bas: Gangolphe s'explique avec sa femme dans un salle du château: on voit une table, un banc, une cruche, une fenêtre. Penché, dans une attitude de conjuration, il cherche à susciter le repentir, mais Ganéa se détourne orgueilleusement, la tête raidement droite, la gauche esquissant un geste de refus. Haut: Les deux sont à la fontaine pour l'ordalie; la femme retire une main noire, brûlée; le régisseur assiste à la scène de loin.

6. Bas: Gangolphe se sépare de sa femme, entourée de deux servantes; sur un cheval blanc, sans armes, avec deux compagnons, il s'avance vers un chemin montant, à lacets; il se retourne avec un geste qui exhorte, implore, pardonne. Haut: Le régisseur roux au chapeau noir tue le saint dans son lit avec un poignard.

Du fait du percement des murs latéraux, une partie des fresques a disparu. Elles représentaient probablement, d'une part l'enfance, et d'autre part les funérailles, le triomphe au ciel, peut-être la punition de l'épouse et du meurtrier.

LE MARCHE AUX SIFFLETS

Les jours de pèlerinage se tenait un important marché appelé Käuzlemarkt ou, plus anciennement, Kuckucksmarkt. Il se caractérise par la vente de deux sortes de sifflets:

- les uns, nommés kuckuck, gros comme le poing, en argile cuite, en forme de ruche, munis d'un petit trou qu'on bouche ou débouche, servent à imiter le cri du coucou: il y a là une allusion aux moeurs libres de Ganéa, cet oiseau, qui pond ses oeufs dans les nids des autres, étant un symbole de l'infidélité;
- les seconds, appelés gluttri, ont la forme du coucou et le corps rempli d'eau: quand on souffle l'air dans la queue, il traverse l'eau et reproduit le son du pet, ce qui rappelle les paroles arrogantes de Ganéa et l'infirmité qui l'amena à la repentance.

CONCLUSION

Voilà donc un saint pour le moins original, attachant et utile en de nombreuses circonstances, guérisseur des corps et des âmes, image de douceur et de mansuétude, tout guerrier qu'il était. La légende rapporte qu'à la cour de Pépin il a connu le jeune Charlemagne. Son culte a été fortement lié, d'une part à l'empire carolingien, d'autre part à l'ordre bénédictin, les deux alors en pleine expansion. L'article de Jean Meyer que l'on trouvera ci-après tente de montrer la cohérence spirituelle de l'association entre Marie, Michel et Gangolphe.

BIBLIOGRAPHIE

BARAK (K.A.), Die Werke der Hroswitha , Nurnberg, 1858

BARTH (Médard), "Zum Kult des heiligen Gangolf", Archives de l'Eglise d'Alsace , III, 1949-50, pp. 35-43

HAABY (Charles), "Die Fresken von St. Gangolph gestern und heute", Schweighouse, 1957, 8 p.

HENSCHENIUS, Acta Sanctorum Maii tom. 2 (Bollandistes), Antwerpiae, 1680, p. 642 et suiv.

JOSBERT (Léon), St. Gangolph und seine Kapelle, Neuer Elsässer Kalender, 1947, p. 99

LEVISON (W.), Vita Gengulphi , Monumenta Germaniae historica (Script. rerum Merovingicarum), T.7, P.1, pp. 142-174

LEVY (Joseph), Die Wallfahrten der Heiligen im Elsass , Colmar, Alsatia, 1926

KESSLER (Fritz), "La chapelle de saint Gangolphe", Bulletin du Musée historique de Mulhouse , 1902, pp. 18-25

MAYER (Fridolin), "Der heilige Gangolf, seine Verehrung in Geschichte und Brauchtum", Freiburger Diözesanarchiv , 67, 1940, pp. 90-139

Id., "Geschichte der beiden Wallfahrtskapellen St. Gangolph und St. Wolfgang in Neudenu und Mosbach"

SAUER (Joseph), "Die Gangolfskapelle in Neudenu", Freiburger Diözesan-Archiv , LXVII, 1940, pp. 140-175

STINTZI (P.) et HAABY (Ch.), Die Gangolphskapelle bei Schweighouse. Festschrift fur Funfhundertjahrfeier , Guebwiller, 1947, 40 p.

TERRE (abbé) et REBOUILLAT (Mlle), "Saint Gengoult, duc et martyr. Sa vie, son culte, sa tradition", Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne , Auxerre, 1971-1972, vol. 104, pp. 51-116

WERNER (L.G.), "Saint-Gangolphe et le Val du Pâtre", La Vie en Alsace , 1937, pp. 278-282

ANNEXES: CHANTS EN L'HONNEUR DE SAINT GANGOLPHE

Complainte de saint Gandouffe chantée à Montreuil-sur-Mer (citée par l'abbé Terre)

"Plaignez de saint Gandouffe
Les malheurs, les méfaits;
De Madame, j'étouffe,
A dire les forfaits.

Dessus la cornemuse
Célébrons les hauts faits,
Et que chacun en use
A louer ses bienfaits.

Il est du Paradis
Le plus bel ornement;
Le nord et le midi
Le proclament ainsi

Madame, l'on en glose,
Bruit in inferis ;
Et tous disent la chose
Assez ouvertement.

Chant des pèlerins dans la vallée de Guebwiller (cité par P. Stintzi et C. Haaby)

Refrain: Hilf uns, hilf uns, hilf uns Sankt Gangolph

Das Glöcklein im Tale es rufet so hell:
"Kommt alle in Scharen, kommt alle zum Quell".

Die Quelle, o Wunder, wer hätt' es gedacht,
Sankt Gangolph er hat sie von fernher gebracht !

Sankt Gangolph ist durstig, man wehrt ihm die Gab;
Ins Wasser der Quelle stösst Gangolph den Stab.

Die Quelle versieget, kein Wasser fliesst mehr,
Den Stab mit der Quelle bringt Gangolph uns her.

Ins Erdreich, das trock'ne, stösst Gangolph den Stab,
Die Quelle sie fliesst hier den Pilgern zur Lab.

Es fliesset das Wasser als Bächlein ins Tal,
So fließen die Gnaden hier reichlich uns all'.

Burgund sah den Knaben erwachsen in Zucht;
Nur Gott zu gefallen vor allem er sucht.

Vor Gottes Altare, in heiliger Stund,
Schwört ewige Treue sein Herz und sein Mund.

Er suchet die Treue, er findet Verrat;
Das Wasser der Quelle verkundet die Tat.

"So mag mir Gott helfen", so schwört sie den Eid;
Ins Wasser der Quelle die Hand taucht das Weib.

O sehet das Wunder, seht Gottes Gericht;
Die Hand ist verdorret, die Sünde siegt nicht.

Sankt Gangolph, der Treue, verlässt Schloss und Welt,
Für andre nun busset der tapfere Held.

Bald kommen in Scharen die Armen herbei.
Sankt Gangolph hilft allen, die Not ist vorbei.

Sein Blut er vergiesset als Zeuge für Gott,
Für Ehre, für Treue, geht er in den Tod.

Der Himmel verherrlicht des Heiligen Grab
Durch Wunder und Zeichen und vielfache Gnad.

Sankt Gangolph hilft immer, sie kunden es all',
Die weither gekommen zu ihm in das Tal.

Sie kommen zur Quelle, sie gehen erfreut.
Sankt Gangolph wirkt Zeichen und Wunder noch heut.

Sankt Gangolph hoch oben beim himmlischen Heer,
O hilf uns Gott loben; schütz Treue und Ehr'.

Steh' treu uns zur Seite im heiligen Streit.
Uns Pilgern auf Erden gib sich'res Geleit.

O führ uns, Sankt Gangolph, mit sicherer Hand,
Durch alle Gefahren in's himmlische Land.

Poème de Charles Braun dans le "Bölchenglöcklein" , pouvant
être chanté sur la mélodie "O Tannenbaum"

Beim Brünnelein, beim Brunnelein,
Im schönen Blumentale,
Da steht ein frommer Rittersmann,
Und schaut die Waldkapelle an,
Beim Brunnelein, beim Brünnelein,
Und grüsst die Pilger alle.

O Rittersmann, o Rittersmann,
Was murmelt deine Quelle ?
Der Kuckuck ruft, das Glöcklein schallt!
Horch wie's im Walde widerhallt !

O Rittersmann, o Rittersmann,
Was klingt's und klingt's so helle ?

Mein liebes Kind, mein liebes Kind,
Es klingt: du sollst nicht lügen !
Und Gangolchs Brunnlein wohlbekannt,
Es murmelt von der schwarzen Hand,
Du sollest nicht betrogen !

Das Brünnelein, das Brünnelein,
Hat Lug und Trug verraten.
Mein Weib das schwur: "Wie Gott es weiss",
Und tauchte gar das Händchen weiss,
Ins Brünnelein, Ins Brünnelein.
Weiss Händchen war gebraten.

Chant de pèlerinage (sur la mélodie: "Geleite durch die
Wellen", cité par P. Stintzi et Ch. Haaby)

Refrain: Sankt Gangolph, sankt Gangolph, o sankt Gangolph
hilf !

Im schönen Blumentale,
Dort wo das Brunnlein fließt,
Sie finden Hilfe alle,
Die gläubig dich begrüsst.
Sie kommen zur Kapelle,
Bei deiner Wunderquelle.

Du kamst aus fernen Landen
Zu uns ins stille Tal,
Du brachtest mit in Banden
Der Quelle hellen Strahl.
So fliesse Gottes Gnade
Uns stets am Lebenspfade.

Die Quelle hat verraten
Des Weibes schwarze Tat;
Weiss Händlein ist gebraten;
Die Untreu Strafe hat;
Hilf uns die Treu bewahren,
Dass Leid wir uns ersparen!

Sankt Gangolph, starker Hüter
Des heil'gen Sakrament,
Schütz uns're höchsten Güter,
Der Untreu mach ein End!
Bewahr der Ehe Banden,
Hier und in allen Landen!

Der Väter Haus und Erbe
Verlässt der starke Held;
Damit et nicht verderbe,

Geht Gangolph aus der Welt.
Sein Herz ist voll Erbarmen,
Er hilft so vielen Armen.

Sankt Gangolph, tapfrer Krieger,
Du Helfer in der Not,
Du bleibst im Tod noch Sieger,
Du stirbst für deinen Gott.
Gib, dass wir in Gefahren,
Vor Sünd uns stets bewahren!

Für Gott hast du gestritten,
Er setzt dich auf den Thron;
Für Gott hast du gelitten,
Er selber ist dein Lohn.
Hilf uns auch tapfer streiten,
Wenn wir von hinnen scheiden!

Sankt Gangolph gib den Segen
Für Felder, Flur und Vieh;
Gib Sonnenschein und Regen,
Der Frost er schad uns nie!
Dass wir den Schöpfer loben
Im schönen Himmel droben!

Erbitt von Gott den Frieden,
Erbitt uns Einigkeit,
Vereine was geschieden,
Versöhne was im Streit!
Dass wir zu deinen Füßen
Als Brüder uns begrüßen.

O heil'ger Gangolph Schutzpatron (mélodie: O heil'ger
Joseph Schutzpatron), cité par P. Stintzi et Ch. Haaby

O heil'ger Gangolph Schutzpatron
Du unsre Hilf vor Gottes Thron.
Beschütz der Ehe Sakrament,
Dass treu ich bleibe bis ans End.

Erbitte mir, o Vater mein,
Dass stets ich sei von Sünden rein,
Nach Gottes Willen allzeit leb,
Und seine Ehre nur erstreb.

Sei mein Beschützer immerdar,
An Seel und Leib mich stets bewahr,
Komm mir zu Hilf in aller Not
Und steh zur Seite mir beim Tod!

Hymne latin cité par LEVISON d'après un manuscrit du XI^e siècle:

Salvator bone, rex, vita, salus, via,
Gengulfi meritis martiris optimi
Devotum populum respice, protege
Clementerque tuis crimina submove.

Psallentes tibi nos, inclite, suscipe
Et sancto renovans dirige munere
Caelestisque chori vocibus accine
Et vitam superam, poscimus, annue.

Non fisi meritis hoc tibi pangimus,
Gengulfi meritis sed tua poscimus,
Largiri solitus es quia nobile,
Quod nescit hominum mens prece sumere.

Exaudi, petimus, organa, carmina
Extendensque manum porrige dexteram.
Confer laeticiam, nubila discute,
Aufer mesticiam lumine perpete.

Hoc presta, genitor omnipotens pie,
Per Christum genitum, omnia qui tenet
Et nos vivificat flamine compare,
Aeterno moderans secula tempore. Amen.

Récit de l'épisode final quand Ganea apprend les miracles opérés par son mari défunt, d'après Hroswitha, in: Helena Homeyer, Roswitha von Gandersheim, Schöningh, Paderborn, 1936 (cité par Fridolin Meyer):

Kaum hatte sie gehört die Worte,
da flammten ihre Augen zornig,
sie fuhr voll Unmut los auf jenen
und höhnte ihn mit frechem Munde:
"Was schwatzst du da von grossen Wundern,
su Ehren des verstorbenen Gangolf?
Nur Lug und Trug! Auf seinem Grabe
geschehen keine Wunderzeichen,
so wenig wie ich produziere
mit meinem Hinterteile Wunder!"
Doch kaum war ihr das Wort entflohen,
entfuhr ihr schon ein Wunderzeichen,
sie liess ertönen einen Laut,
den sich mein Mund zu nennen straübt.
Und jedesmal, sobald sie sprach
ein Wort, erklang der ekle Ton.
So ward das Weib, das Scham nicht kannte,
kunftig von allen ausgelacht
und musste bis zu ihrem Tode
dies Merkmal ihrer Schande tragen.

Le passage du récit concernant la punition de Ganéa a souvent été interdit de lecture par des clercs pudiques:

"Qui cum historiolum de ano sonante legisset, eam 'fidelium fidei damnamdam, detestandam, anathemizandam' iudicavit atque in locis ab episcopis consecratis non debere recoli statuit" (lettre jointe au Codex Floriensis).

"Narratio obscoena de ultione mulieri illata in pauca verba contracta est atque eam in publico non legendam esse" (annotation d'un manuscrit au Vatican).

Hymnus de Sancto Gangolpho martyre , chanté à Heinsberg près d'Aix-la-Chapelle:

Odus clangat symphonia
Gangulphi pro meritis,
Atque melos harmonia
Nunc ut in praeteritis,
Fuit namque vita diva
Vitiis abolitis.

Suasit callis recti florem
Pulsivus exilii,
Burgundam duxit uxorem
Sanguinis eximii,
Sed per nefas strati morem
Foedat alduterii.

Haec negat, transfert fontillum
Vir justus consilii,
Ex quo dum fert haec lapillum
Quod sit insons vitii,
Ut bullita post pusillum
Forma patet brachii.

Tunc adulter Sanctum stravivit,
Visa sunt miracula.
Haec cachinnans reclamavit
Dans derisus jacula,
Ob suam ipsam molestavit
Turpitudine sedula.

Demum juste condonatur
Occisori talio:
Secedens evisceratur.
Hujus hinc oratio
Sancti potest, quod sanatur
Quisque fluxus vitio.

O Gangulphe, pie, bone!
Cordis nostri cellulas
Purga juvans in agone

Tuos prece vernulas!
 Trinitatis tu compone
 Laudes ut dent sedulas. Amen.

(Cité par Fridolin Meyer).

Légende racontée à Meudt, en Allemagne (rapportée par Fridolin Meyer)

"Gangolf von Meudt ist ins heilige Land gepilgert und hat seinen Untertanen etwas Wertvolles versprochen. Heimgekehrt, erhielt er den göttlichen Befehl, mit dem Pilgerstabe in die Erde zu stossen, dann werde eine Quelle hervorsprudeln, die den Seinigen als die beste Gabe erscheinen werde. Diese Quelle heisst heute noch der Gangolfsbrunnen. Wie der dortige Pfarrer mitteilt, hat sich in Meudt die Tradition dieser Sage erhalten und weiss noch weiter zu erzählen, dass das Wasser der Quelle zur Freude der Bevölkerung Jahrhunderte lang floss, bis eines Tages, am Pfingstfeste während des Hochamtes, eine Judin im Gangolfsbrunnen Windeln wusch. Sofort verschwand der Brunnen. Die erschreckte Menge rief den Priester herbei, der sich mit dem Sanktissimum zum Brunnen begab. Sobald er die Monstranz auf die Erde gestellt hatte, erschien das Wasser wieder."

Légende du Rhongebirge:

"Die Gipfel des Rhönggebirges zeigen vielfach wunderbare Felsenbildungen, deren Entstehung die volkstümliche Überlieferung meist dem böswilligen Treiben des Teufels zuschreibt. So liegt ganz nahe der Milseburg der "Teufelstein", welcher den Ruinen einer alten Burg gleicht. Als nämlich der Feufel sah, dass man auf der Milseburg eine Kirche baute, verhiess er einen Bewohner der Gegend, auf einem Nachbarweg ein Wirtshaus zu erbauen, und dieser gelobte ihm sich und seine Seele, wenn er das Wirtshaus nur einen Tag eher vollendete als die Kirche. Da aber beim Bau des Milsekirchleins der heilige Gangolf selbst behilflich war und auf dessen Gebet die Steine sich schneller fügten, wie die auf des Teufels Fläche, so wurde das Kirchlein fertig, eben als der Teufel mit dem letzten Stein durch die Lüfte geflogen kam. Kaum sah er, dass er seine Wette und obendrein eine Seele verloren hatte, so schleuderte er den mächtigen Felsstein auf das Wirtshaus herab und zertrümmerte den ganzen Bau, der noch also zu sehen ist. Die Felsen liegen übereinander her wie gespaltene Eichstämmen in einem Holzhaufen."

Jean M E Y E R

SAINT GANGOLPHE

ET LES CHANOINES DE LAUTENBACH

INTRODUCTION

Les stalles de Lautenbach, qui remontent au milieu du XVe siècle, sont reliées étroitement à l'histoire de la communauté des Chanoines Réguliers Augustins, qui occupa les bâtiments conventuels et desservit la Collégiale de Lautenbach jusqu'à la Grande Révolution.

En 1457, un terrible incendie ravagea l'église et toutes les maisons canoniales. Cependant, sous l'impulsion de l'intrépide Georges d'Andlau, alors prévôt du Chapitre, la reconstruction commença immédiatement. Après avoir refait la toiture de la Collégiale et rétabli la possibilité de dire la sainte messe, le Chapitre procéda à la mise en place des stalles capitulaires. Avec le service divin, la prière canoniale était l'une des principales obligations du Chapitre.

Selon l'important ouvrage du chanoine Charles Haaby, les blasons existants permettent de situer avec précision l'époque où furent érigées les stalles. On possède en effet la liste des membres du Chapitre du milieu du XVe siècle, et parmi eux on peut identifier trois membres de l'illustre famille noble d'Andlau, dont le blason décore le siège principal des stalles. L'ensemble date donc au plus tard de 1466, année où Georges d'Andlau quitta le temporel pour s'endormir dans le Seigneur.

L'artiste qui a sculpté cet ensemble est resté inconnu. Cependant, sa manière et sa griffe se reconnaissent également dans les magnifiques sculptures des stalles qui ornent la cathédrale de Brisach sur le Rhin, ainsi que les stalles de

Saint-Pierre-le-Jeune à Bâle. Loin d'être des oeuvres mineures, , ces sculptures se font remarquer sous le rapport de l'originalité primesautière, de la vigueur de l'expression, de l'humour et sans doute aussi de la pensée. Mais nulle part ailleurs, elles n'atteignent à cette profondeur de vue et à cette philosophie de l'existence, qui caractérisent les Chanoines Réguliers de Lautenbach, et pour cette raison on peut estimer que ces stalles sculptées constituent un document d'histoire et d'art de premier ordre, sans parler de leur intérêt théologique qui s'avère considérable. Il apparaît donc logique de parler tout d'abord du contenu doctrinal de cette oeuvre, c'est-à-dire des fondements spirituels qui ont présidé à sa réalisation (1).

(1) Une statuette faisant partie des sculptures des stalles représente le portrait de Georges d'Andlau en habits ecclésiastiques. Le célèbre prévôt qui fut l'un des cofondateurs de l'Université de Bâle, ce qui témoigne de sa culture universelle, repose aujourd'hui dans la Cathédrale de cette ville. C'est lui qui fut l'inspirateur et le commenditaire des stalles. Le portrait sculpté de Georges d'Andlau le fait apparaître déjà vieilli, car la bouche est entourée de plis profonds. Mais son intelligence et sa volonté sont restées intactes, et son indomptable personnalité le fait apparaître comme l'un des membres les plus remarquables du Chapitre de Lautenbach qui, jusqu'à la Grande Révolution, joua un rôle éminent dans l'histoire de l'Eglise d'Alsace. Cette statuette est le seul portrait qui nous reste du grand prévôt, avec la peinture du tableau votif de la Collégiale, où il est accompagné de son blason.

LES FONDATIONS

La structure fondamentale de toute oeuvre d'art révèle invariablement les valeurs qui sont accordées avec la mentalité du maître d'oeuvre. Dans cet ordre, les stalles de Lautenbach découvrent une source de spiritualité tellement riche de sens, qu'il faut s'étonner de l'absence de compréhension qui a régné jusqu'ici à l'égard de ces sculptures. La signification des stalles de Lautenbach ne relève pas seulement de l'art populaire, soit qu'il s'agisse de fables d'animaux ou d'histoires de saltimbanques, soit qu'on pense aux figures d'expression ou encore aux portraits humoristiques; mais elles contiennent et présupposent une doctrine théologique et morale extrêmement élaborée, que les chanoines ont traduite en symbole et en image, ce qui constitue le meilleur moyen d'enseigner les fidèles. La composition et le choix des motifs sont du reste tributaires d'une situation historique précise, dans laquelle se trouvaient les membres du Chapitre de Lautenbach, et répondent d'autre part à des préoccupations spirituelles bien définies, qui remontent jusqu'à la fondation du couvent.

On sait qu'au cours du VII^e siècle, saint Pirmin, pénétrant dans la vallée de Lautenbach, y rencontra une population très fruste, qui alliait aux croyances païennes des moeurs dissolues et des pratiques superstitieuses. Les conséquences de la chute originelle s'y traduisaient particulièrement dans une soumission aveugle aux impulsions venues des profondeurs de l'inconscient, et parallèlement, dans un refus violent et obstiné de recevoir la grâce sanctifiante, pour autant que celle-ci entraîne une transformation et une spiritualisation de l'homme. L'état d'âme de la population trahissait donc un abandon total aux forces telluriques et lucifériennes. Dans ces conditions, l'évangélisation prenait rapidement l'aspect d'une lutte sans merci contre les puissances démoniaques, et c'est dans cette perspective particulière que les moines missionnaires venus d'Ecosse, et plus tard les Chanoines Augustins de Lautenbach, entreprirent pour eux-mêmes comme pour la population soumise à leur juridiction, l'ascèse purificatrice qui devait les conduire au seuil de la vie rénouvée dans le Seigneur.

LE SYMBOLISME APOCALYPTIQUE DE LA FEMME ET DU DRAGON

Les chanoines n'ignoraient pas qu'ils continuaient ici-bas la lutte séculaire du bien et du mal, inaugurée dès la constitution du temps par les légions angéliques et conduite par le saint archange Michel.

Aussi les fondations (1) de leurs stalles se réfèrent-elles à la situation prototypique du chapitre XII de l'Apocalypse, où l'auteur de la Révélation secrète décrit l'inimitié entre la Femme Céleste et le Dragon, ce dernier désignant Lucifer, l'ange déchu qui s'opposa à l'incarnation du Verbe. Cette guerre a lieu dans le ciel "firmamental" - car il est inconcevable qu'elle eût lieu dans le ciel inaccessible du Père - et l'archange vient au secours de la Femme Céleste, qui est aussi la Mère de toute créature, l'entéléchie suprême des mondes, la Sophia Divine et l'aspect hypostatique de la Sainte Eglise.

La Femme Céleste de l'Apocalypse semble avoir eu dans la tradition son précédent en la Vierge de Sagesse du Livre des Proverbes, où l'on dit qu'elle fut avant toute choses (VIII, 22-30). Médiatrice universelle, donnant naissance ou même identifiée à la hylé primordiale, elle est réellement l' Anima Mundi que saint Augustin considérait comme un être personnel. Déjà chez les Celtes, cette Ame du Monde est symbolisée sous l'aspect d'un être féminin et vierge qui enfante sans arrêt, et comme elle est en relation avec les Eaux-Mères, on la représente sous la figure d'une Ondine (2), créature d'eau. A cet égard, et au niveau de la psychologie des profondeurs, on se trouve en présence de l'archétype de la Vierge-Mère, qui au plan de l'expérience psychique intérieure - et non plus du dogme - manifeste d'une manière inimaginablement parfaite l'action immanente et la force vitale du Saint-Esprit Créateur.

Après ces explications préliminaires, il paraît évident que le motif de l'Ondine Royale est un symbole de la maternité universelle, ce qui est confirmé par les détails de la sculpture. Les queues écartées, saisies fermement par les mains de l'Ondine elle-même, signifient le fait d'accoucher et de produire la manifestation cosmique, étant bien entendu qu'il s'agit d'une représentation par analogie. Dans cette perspective, les queues de poisson se réfèrent à l'eau, qui est l'élément maternel par excellence et correspond à la

(1) Le mot "fondations" désigne ici le plan constructif auquel est soumise toute oeuvre religieuse tant soit peu importante, et toute oeuvre traditionnelle, du moment que sa base ou "pierre angulaire" est spirituelle.

(2) Le symbolisme de l'Ondine Parturiente, représentation de la maternité universelle, existe déjà dans l'art celtique. Ce fait montre que les traits de la Magna Mater sont identiques à toutes les époques et qu'ils sont inhérents à l'inconscient collectif de notre âme.

manifestation extérieure du principe féminin; en latin, les termes mater et mare ont même racine. La longue chevelure d'or de l'Ondine - la sculpture était dorée à l'origine - est le symbole du Soleil, qui représente lui-même les forces vitales, et sa couronne est le signe de la Royauté Céleste (1), qui est l'une des prérogatives de la Vierge de Sagesse en tant que première créature de Dieu.

Comme la Femme Céleste de l'Apocalypse, notre Ondine est une vierge, car elle porte sur son vêtement une ceinture, symbole de la chasteté virginale (2). Et sa robe est précisément ce voile ou manteau de la Vierge, qui signifie en symbolisme le voile de la manifestation créée, lequel cache à nos yeux les réalités suprêmes. Son vêtement se termine par des entailles en forme de trois trilobes, tournés vers le bas. Ils signifient l'activité des trois Hiérarchies célestes, en tant qu'elles oeuvrent dans la création matérielle. En fait, on peut constater une concordance remarquable avec la Femme de l'Apocalypse, sauf que l'Ondine Royale se présente sous les auspices d'un zoomorphisme insolite, mais justifié, si l'on tient compte des procédés imaginatifs utilisés par la science sacrée des symboles (3).

Il est certain que l'Ondine Royale se rattache à une tradition où les forces maternelles furent particulièrement vénérées. Un motif parallèle, provenant de la cathédrale de Bâle et situé sur un chapiteau du pourtour polygonal du

(1) Les douze pointes de sa couronne (dont six seulement visibles sur la sculpture) correspondent aux douze signes du zodiaque, alors que les neuf clous du diadème, disposés par trois, représentent les neuf chœurs angéliques dans leur aspect ad intra .

(2) Avec toute la tradition chrétienne, Denys le Mystique voit dans la ceinture un signe de chasteté (cf. Hier. Cél. , XV, 4). Voir aussi Apoc. , XV, 6, "des robes serrées à la poitrine par des ceintures d'or".

(3) L'Ondine Royale de Lautenbach a malheureusement été mutilée au cours du XIXe siècle, un curé ayant supprimé pour des raisons de décence certaines parties de son corps. La signification réelle du symbole avait été perdue et tournée en son contraire. Le dessin caractéristique, en forme de trèfle, de sa robe est un motif religieux qui se retrouve déjà dans l'art de Sumer et celui de la civilisation de l'Indus dont l'apogée peut être située entre 2500 et 2000 av. J.C. (Cf. John Marshall, Mohenjo-Daro and the Indus Culture , London, 1931, I, p. 44, 54)

choeur, nous incite à croire que la tradition abrahamite est en cause. Ce chapiteau sculpté montre Abraham, tenant dans ses bras les queues de l'Ondine. Selon l'usage pratiqué en symbolisme, qui consiste à donner la partie pour le tout, le corps de l'Ondine n'est pas représenté. Si on se rappelle notre exégèse symbolique, on saisira aussitôt qu'il s'agit de l'analogie hermétique de la Vierge Céleste, considérée comme la première créature de Dieu et constituant la Materia prima d'où naissent toutes choses. Sur le pourtour du chapiteau, on remarque plusieurs chimères, agrippées l'une à l'autre, et qui sont disposées sur un tracé semi-circulaire. Elles représentent ensemble un uroboros tronqué, lequel symbolise la suite des générations, comme c'est le cas aussi à Lautenbach, par exemple dans le motif du Dragon Luciférien qui se mord la queue, ainsi que dans de nombreuses autres sculptures des stalles.

En face de l'Ondine, qui à l'époque médiévale ornait le siège affecté à l'autorité ecclésiastique (du côté Evangile), se trouvait le Dragon Luciférien. Lorsque les deux sculptures étaient ainsi en place, le regard louvoyant du Dragon était dirigé vers la figure de l'Ondine Royale. Ce détail indique qu'il y a bien corrélation entre les deux motifs, puisque le Dragon est l'éternel ennemi de la Femme, comme le veut également l'Apocalypse.

Parmi les statuettes qui ornent l'ensemble des stalles, on trouve celle de saint Michel Archange, enfonçant un pieu dans la bouche de Lucifer, ce dernier représenté sous une forme anthropomorphique couchée sous les pieds de l'ange. La situation donnée s'applique de toute évidence au triomphe de l'Archange sur le Dragon, symbole de Lucifer, étant bien entendu qu'il s'agit en l'occurrence de l'ordre macrocosmique ou céleste. Ce motif peut donc s'ajouter à ceux qui désignent l'Ondine Royale et le Dragon, et s'insère tout naturellement dans la suite du raisonnement symbolique. Dans les vitraux du choeur, datant de 1467, le saint Archange est d'ailleurs représenté aux côtés de la Vierge Céleste, ce qui est encore conforme à l'enseignement de la Révélation secrète. C'est en effet pour protéger la femme qui allait enfanter qu'il y eut un combat dans le ciel: "Michel et ses anges combattaient contre le dragon; et le dragon et ses anges combattaient; mais ils ne purent vaincre, et leur place même ne se trouva plus dans le ciel" (Apoc . . XII, 7-8). C'est avec ces paroles que se termine la relation de la première lutte avec le Dragon.

Si les chanoines de Lautenbach préconisaient une hyperdulie justifiée à l'égard de la Femme Céleste, qu'ils identifiaient avec la Vierge Marie, ils ne ménageaient par contre point leurs critiques à la femme humaine par qui la mort et

la douleur sont entrées dans le monde. Celle-ci, dans sa faiblesse, n'avait pu imiter son céleste modèle. Elle avait, comme l'a dit Grilhot de Givry, laissé périlcliter en elle la source de vie qui lui était confiée. Principe féminin mineur, elle s'était séparée du Principe Féminin Majeur, et ce dernier seul pouvait restaurer en elle la dignité perdue. La figure du serpent Nahash, pervertisseur de l'instinct, était là pour rappeler que le microcosme attendait sa réintégration suprême, et c'est encore l'Apocalypse qui va nous décrire cette phase du drame eschatologique.

En effet, la lutte inamissible engagée dans le Ciel est transportée sur la Terre. "Et ce grand dragon fut jeté bas, l'antique serpent qui est appelé diable, et Satan, qui séduit tout l'univers: et il fut rejeté sur la terre, et ses anges furent chassés avec lui" (Apoc ., XII, 9). "Et le dragon fut rempli de fureur contre la femme, et il alla faire la guerre au reste de ses enfants, à ceux qui observent les commandements de Dieu et qui gardent le commandement de Jésus" (Apoc ., XII, 17).

Cette fois, le terme "femme" n'est plus relationné uniquement à la Femme Céleste et au Macrocosme, mais à Eve, la mère terrestre de tous les hommes. Conformément à cette exégèse, un motif des stalles de Lautenbach montre une femme nue, mordue à la cuisse par le Dragon. C'est évidemment la représentation d'Eve succombant au péché originel, car l'horreur que trahit son visage ne laisse aucun doute non plus que l'endroit de la morsure.

LA LUTTE AVEC LE DRAGON ET LA LEGENDE ARTHURIENNE DU GRAAL

Pour les chanoines de Lautenbach, la lutte des puissances cosmiques, la guerre entre la Femme et le Dragon, se projettent dans l'essence humaine, en vertu des lois générales de correspondance qui veulent que les différents niveaux réagissent l'un sur l'autre. Inversement, toute apparition des Formes sur terre s'exprime par un symbole cosmologique, et ceci explique la relation entre la femme terrestre et la Femme Céleste. Il est évident, dès lors, que la lutte avec le Dragon devait se répercuter sur terre et que, pour refaire une intégrité spirituelle perdue, il fallait répéter la cosmogonie sur le plan humain. Aussi, à un certain moment de l'évolution, la divine Providence permit la chute d'Adam.

Avant la chute, le mal ne pouvait pas prendre figure humaine. Il se présente sous l'apparence d'un serpent ou d'un dragon, extérieurs à la nature de l'homme. L'absorption du "fruit défendu", dans la transgression, suppose un acte de

compénétration. Le mal consommé, pénètre de l'extérieur dans la substance même de l'humanité et révèle la présence redoutable d'un "ferment" démoniaque dans le monde, comme s'exprime le Conseiller von Eckartshausen. Cependant, les facteurs les plus décisifs de cette chute s'actualisent dans l'élément religieux par excellence, c'est-à-dire dans la femme, tandis qu'à l'autre pôle apparaît celle qui enfantera le Sauveur.

A cette situation, qui regarde l'homme-microcosme, correspond dans nos stalles un deuxième personnage, qui est le prototype des "frères" de saint Michel (cf. Apoc ., XII,10). Il s'agit de saint Gangolphe, dont la vénération fut introduite dès le XI^e siècle par les moines bénédictins à Lautenbach. Sur le tableau votif de la Collégiale, datant de 1457, on voit saint Gangolphe, porteur de l'étendard michaélique, tenir compagnie à la Vierge et à l'Archange, dont il semble être le commensal humain. Ces relations paraissaient naturelles au Moyen-Age, qui admettait des rapports constants entre le monde humain et celui de l'au-delà, spécialement lorsqu'il s'agissait de saints personnages doués du charisme exceptionnel de la clairvoyance, qui faisait d'eux des coadjutores Dei .

Saint Gangolphe est vénéré à Lautenbach comme le modèle exemplaire de la pureté des mœurs et de la fidélité conjugale. Mais il représente également, croyons-nous, le type du "chevalier céleste" qui doit protéger la "femme" (c'est-à-dire l'être humain dans sa totalité et aussi l'âme humaine qui, on le sait, est d'essence féminine) des assauts du démon. Comme saint Michel est le protecteur de l'Eternel Féminin, identifié avec la Vierge, saint Gangolphe apparaît comme l'intercesseur de toute âme, et spécialement de la femme humaine (1). Cette mission apotropaïque résulte de la con-

(1) Citons en parallèle la fresque de saint Georges des Templiers (XI^e siècle), récemment découverte dans l'église de Bergheim. Elle représente saint Georges, à cheval et en armure, abattant le Dragon Luciférien, tandis que sur un rocher voisin une femme désolée se tord les bras en attendant l'issue du combat. Cependant, la "femme" ne représente pas ici la Vierge Céleste de l'Apocalypse que défend saint Michel Archange, ni la femme humaine, dont la protection légendaire est attribuée à saint Gangolphe, mais l'Eglise militante et souffrante, que les fils du Temple ont mission de préserver des assauts du démon. Il y a ici une gradation délicate à saisir, si l'on ne veut pas risquer de confondre les divers symbolismes de la femme. Dans son essence, la légende de saint Gangolphe requiert la promotion spirituelle de la femme, quoique sous une forme entièrement négative et donc provisoire.

statation qu'il y a au fond de la nature humaine un élément tellurique fort dangereux pour l'équilibre de l'âme, et qu'il s'agit de le vaincre à l'aide des forces michaéliques. Cette idée, même si elle n'est pas explicitement développée dans la légende de saint Gangolphe, lui est cependant sous-jacente.

Tout ce symbolisme apocalyptique paraît s'être amalgamé très tôt, dans l'Eglise d'Irlande, avec un fond mythologique provenant de l'ancienne Edda, qui ressurgit vers le XIIe siècle dans le cycle arthurien du Graal. Il s'agit du thème bien connu de la lutte avec les dragons et autres bêtes fantastiques, dont les abbâtiales d'Andlau et de Lautenbach, toutes deux fondées par des moines scotch, ont gardé le souvenir dans leurs sculptures romanes. Un exemple de cette imagerie nous est fourni dans le porche, côté gauche, de Lautenbach. Cette sculpture nous montre un homme agenouillé sur un dragon et lui écartant de force les mâchoires, ce qui indique la victoire sur les forces telluriques. En outre, fait remarquable, ce dragon porte un collier, ce qui montre que l'animal a été dompté, ou, théologiquement parlant, que les forces passionnelles déchaînées par le tentateur ont été sublimées ou harmonisées dans le cadre d'une vie chrétienne.

Le symbolisme du Dragon, nous l'avons dit plus haut, n'est pas seulement cosmologique, mais concerne aussi l'essence de l'homme. Il cache même un problème de haute mystique, et sans doute est-ce pour cette raison que les missionnaires écossais et les moines de Lautenbach en furent impressionnés. Avant de combattre le Dragon, c'est-à-dire le mal, chez autrui, il faut l'avoir vaincu dans son propre être. Il est donc nécessaire de combattre en soi-même les passions élémentaires et de les transmuier en d'autres forces. Au cours de cette lutte, l'âme du disciple pénètre dans le monde intermédiaire où séjourne le Dragon, et elle doit y éprouver, comme en passant à travers un feu, la lutte douloureuse entre le Bien et le Mal. Mais Dieu, dont la voix lui parvient dans la nuit, ne le laisse pas périr et le conduit aux sources de la vie, lui montrant le fond abyssal de son propre être. L'âme qui a bu cette lumière ne craint plus, dès lors, le Malin, et devient assez forte pour résister aux impulsions telluriques. Et ces dernières, se transformant en amour rédempteur, se changent en une activité sociale et humaine féconde.

Il serait sans doute de la plus haute importance d'étudier ce thème du point de vue de la psychologie des profondeurs. Nous avons touché, dans l'image bipolaire de la Femme et du Dragon, une image ou un archétype vraiment central, qui rayonne avec force vers d'autres images essentielles. Il s'agit de la lutte du héros contre le dragon, qui est une

forme objectivée de la vie spirituelle, car en réalité les rapports entre l'homme et le Dragon sont d'ordre psychique. Ces rapports indiquent un fait de l'inconscient collectif, qui par la voie des symboles fixes se projette sur l'écran de la psyché individuelle. Dans l'âme de l'homme se réveille le souvenir ancestral de la chute, mais celle-ci appelle à son tour la rédemption et la nouvelle naissance. En effet, cette lutte intérieure paraît marquer une étape importante dans la conquête de l'unité, et elle présuppose chez l'homme mystique une puissance d'ascension graduelle, qui le conduit à la réalisation de sa personnalité totale. Dans cet ordre, la lutte avec le Dragon apparaît comme la condition nécessaire d'une spiritualité conquérante, dont le but est la guérison et la rédemption finale de l'homme.

LA LEGENDE DE SAINT GANGOLPHE ET LES DEUX VOIES

Les stalles de Lautenbach ont révélé jusqu'à présent une doctrine originale, axée sur le thème apocalyptique de la Femme et du Dragon et caractérisée par des résonances cosmiques. Dans cette forme de spiritualité, aux attaches typiquement johanniques, ce n'est pas seulement l'individu qui est engagé sur les traces du Verbe incarné. L'humanité, bien plus, le monde entier doit bénéficier de cette réalité du salut universel auquel est appelée la création tout ensemble. Le cosmos au complet doit concourir, à sa place, à ce renouvellement qui doit l'amener vers la Rédemption. Ce point de vue ecclésiastique au sens le plus profond du terme, est redevable sans aucun doute à l'influence de l'Eglise hyperboréenne qui, progressant vers l'Est aux VII^e et VIII^e siècles, implanta sur le Rhin ses derniers rejetons, pour s'y rencontrer avec le courant romain et paulinien du christianisme, celui-ci venant d'Orient et progressant d'Est en Ouest. De cette rencontre providentielle naquit une spiritualité incomparable, qui réunit dans la "ceinture dorée" du Verbe la piété et la mystique d'Orient à la puissance imaginative de Bangor et de Yona. Cet amalgame se réalisa dans le génie fulgurant de Manegold de Lautenbach, qui cumula dans ses écrits les deux aspects, paulinien et johannique, de la Tradition chrétienne.

Nous venons de citer, dans la spiritualité de nos chanoines, l'influence de l'Apôtre des Gentils. Elle se manifeste plus spécialement par une intense préoccupation du bien moral, en ce qu'il affecte l'être humain dans sa personne. En effet, l'orientation personnaliste entraîne une attitude surtout éthique ou pratique, tandis que l'orientation cosmique, propre à l'apocalyptique de saint Jean, relève de la contemplation ontologique et esthétique du monde. On verra qu'il s'agit encore de l'idée de la Rédemption, mais envisagée cette fois dans le registre de l'individu plutôt que dans celui de

la création tout entière. Ce deuxième aspect, plus proche de nos préoccupations morales, nous est transmis grâce à l'apport du culte de saint Gangolphe, par lequel les chanoines veulent nous montrer comment ce personnage historique, qui a réellement vécu à Varennes-sur-Amance, aux environs de Langres en Bourgogne, a souffert une passion puis subi le martyre.

Dès son enfance, Gengoult ou Gangolphe donna l'exemple de la piété et des vertus. A la mort de ses parents il devint seigneur, maître de nombreuses possessions terriennes et d'une grande fortune qu'il employa à de bonnes oeuvres. Guerrier courageux, il avait suivi le roi Pépin-le-Bref (751-768) dans ses expéditions et ne tarda pas à devenir son ami et confident. Gangolphe se maria avec une jeune fille, Ganéa, née elle-même de famille noble, mais dont la conduite fut dès le départ déplorable. Frivole et légère, elle profita des absences de son mari pour se montrer volage et infidèle.

Au retour de ses glorieuses expéditions, Gangolphe rentra en Bourgogne et apprit bientôt les infidélités de son épouse. Cependant il voulut, avant de prendre une décision à son égard, avoir confirmation des faits qu'on lui avait rapportés. Il interrogea sa femme, qui lui assura cyniquement qu'elle lui avait toujours été fidèle et que les bruits qui lui étaient parvenus aux oreilles n'étaient que d'infâmes calomnies. Alors Gangolphe lui proposa de se laver de ces calomnies en se soumettant à l'épreuve du jugement de Dieu. Ganéa s'y soumit sans hésiter. Gangolphe lui proposa de plonger le bras dans une source limpide qui coulait dans le voisinage et qui avait une réputation miraculeuse. Ganéa plongea son bras dans l'eau jusqu'au coude, mais lorsqu'elle le retira, la peau se détacha et pendit, retournée, lui faisant éprouver d'horribles souffrances.

Convaincu alors de la trahison de sa femme, Gangolphe, plein de mansuétude et inspiré de la plus tendre charité, prit le parti de se séparer de Ganéa. Il lui renouvela doucement ses admonitions et tout en assurant sa subsistance, il lui fixa sa résidence dans l'une de ses seigneuries. Gangolphe se retira lui-même dans un autre de ses châteaux, non loin d'Avallon, dans la vallée du Cousin, entre Auxerre et Autun (Annéot), dit la tradition.

Là il s'adonna aux oeuvres de piété et de miséricorde, accueillant les pauvres qu'il comblait d'aumônes, pratiquant les plus grandes austérités de pénitence, semblant vouloir racheter les fautes de Ganéa et s'efforçant de faire violence au ciel pour obtenir sa conversion.

Malgré les mansuétudes de son mari, l'épouse infidèle continua son existence de libertinage, et craignant que cette fois son mari se vengeât d'elle, elle résolut de le faire assassiner par son complice et chargea celui-ci de l'exécution. Une nuit, il réussit à s'introduire par ruse dans le château où Gangolphe s'était retiré et, le surprenant pendant son sommeil, il le blessa grièvement. Gangolphe mourut quelques jours après, le 11 mai 760. Ce récit est donné d'après M. Terre.

L'introduction relativement tardive du culte de saint Gangolphe à Lautenbach ne semble pas correspondre seulement à une intention moralisatrice des moines, qui auraient cherché, à l'usage des pieux laïcs de leur entourage, un modèle et un protecteur de la fidélité conjugale; ni à un changement de perspective dans leurs préoccupations spirituelles, tendues maintenant vers des zones plus existentielles de l'être. Au contraire, elle est due à une extension en profondeur de leur spiritualité et à une véritable maturation théologique. Le culte de saint Michel Archange et l'hyperdulie de la Femme Céleste pouvait satisfaire pleinement, sans doute, leurs tendances à la mysticité, étant donné que la spiritualité apocalyptique se référerait au plan des essences. L'essence est par définition universelle, nécessaire et parfaite, tandis que l'existence est individuelle, contingente et incomplète. Or tout le drame humain tient à ce que l'essence et l'existence ne coïncident pas dans un homme particulier. Aucun homme n'incarne en lui toute l'humanité. Et bien que chaque homme ait dans le ciel un modèle ou archétype dont il doit ici-bas reproduire les traits, il reste que chaque existence individuelle et temporelle se trouve sous le régime d'une autre loi qui est celle de sa liberté propre. L'importance extrême de la personne exige qu'un contrepois soit fourni à l'homme divin, car ce modèle divin réside si loin de tout que l'homme ne peut supporter à la longue une attitude purement essentialiste. Pour ne pas immoler l'existence à l'essence, l'homme doit donc incarner en lui l'humanité selon un mode incomplet, qui tient compte de la diversité et de l'irréductibilité du fait individuel.

L'occasion de représenter un exemple de cet homme singulier qui vit, souffre et lutte dans le temps et dans l'espace, se trouva dans la légende de saint Gangolphe, qui réunit une somme d'impulsions intéressante à la fois l'homme moral et le mystique. Cette légende, disons-nous, ne comporte pas seulement une morale conjugale; mais l'analyse peut y déceler des caractères spécifiquement mystiques, entre autres une doctrine de la non-violence surnaturelle, que l'on est très étonné de rencontrer en zone occidentale, et qui très significativement apparaît reliée d'une manière antinomique au thème de la lutte avec le Dragon. En effet, la non-violence surnaturelle est une forme de résistance passive au mal qui

vient de l'extérieur, alors que la spiritualité michaëlique en représente une active, ce mal venant cette fois des profondeurs telluriques de l'homme, qu'il s'agit d'éclairer par un acte de conscience toujours plus intensif et réfléchi.

Sans doute, la résistance passive au mal constitue encore une forme de combat, quoique intériorisée. L'attitude gangolphiennne n'est donc pas le résultat d'une faiblesse, mais au contraire, elle est révélatrice de force spirituelle; elle n'est pas faite de démission, mais d'abnégation. Etant désigné providentiellement comme le protecteur de la femme humaine, saint Gangolphe, preux chevalier dans les combats de la guerre, en était réduit aux seules armes passives lorsqu'il s'agissait de sa propre femme et épouse. Ainsi, dans certaines circonstances, la lutte contre le mal s'intériorise et devient une occasion de purification personnelle. Attitude mineure, peut-être, lorsqu'on la compare à la guerre qui se poursuit dans le ciel, mais néanmoins héroïque, apte à engendrer les mérites surnaturels et à gagner les prémices du Royaume.

"La résistance absolue au mal, écrit très justement Gustave Thibon, implique la non-résistance au méchant et réciproquement, la résistance au méchant implique une certaine participation au mal. Mais la non-résistance absolue au mal ne peut être féconde que dans le climat de la sainteté. L'équilibre de ce monde coupable repose en partie sur le mal, et celui qui refuse de jouer le jeu de ce monde doit accepter de subir tout le mal qu'il ne fait pas." Ce point de vue nous fait accéder à la signification dernière de la légende gangolphiennne: lorsque ce mal est assumé et subi par un être parfaitement pur, il y a transmutation. Or, transmuter la violence des autres en souffrance pour soi-même, c'est participer encore à l'activité rédemptrice du Christ. Telle est la fonction du Juste chez Isaïe, comme elle deviendra également, sur une échelle bien plus vaste, celle de l'Agneau de Dieu.

Il est certain que dans la légende de saint Gangolphe on assiste à une action rédemptrice, car c'est le saint qui prend finalement sur lui les péchés de son épouse, dont il assume mystiquement le salut par une ascèse de substitution. Il abandonne son château et ses terres pour se retirer dans la solitude, et finalement subit le martyre. Comme le Fils bien-aimé de Dieu est venu prendre la place du coupable, le saint s'offre pour le salut du monde, comme une victime innocente et sans tache. Saint Gangolphe ne surgit pas comme l'exécuteur de la justice humaine, mais il représente un type de sainteté passive et souffrante, analogue à celui des anciens stratoterpts russes, c'est-à-dire d'hommes "ayant souffert une passion", ainsi que les désigne la Chronique de

Nestor. Cette attitude passive et non-violente imite en quelque sorte la justice divine, qui porte le nom sublime de miséricorde et qui, au lieu de condamner, tend une main secourable au pécheur. Et comme nous bénéficions nous-mêmes de cette justice, faite de pardon généreux, nous sommes invités à user de la même mesure vis-à-vis de notre prochain.

A la lumière de ces enseignements, on peut affirmer que l'idée maîtresse de la légende réside dans la protection de la femme humaine, en lui évitant de tomber dans l'excès des passions et dans l'aveuglement des sens. En effet, dit saint Thomas de Cantimpré, "chacun doit garder sa femme comme un trésor, pour que rien de mauvais ne lui advienne." Mais ce danger n'existe pas seulement pour la femme; dans un sens élargi, il concerne toute âme humaine, soumise, du fait de l'hérédité adamique, à la domination du péché originel. Il en ressort une extension au comportement général de l'homme, car, en puissance, chaque être humain porte en lui, du moins en quelque manière, l'aspect complémentaire de son propre sexe.

L'idée de protéger "tout ce qui est âme" de l'influence du Malin est encore spécifiquement michaëlique. Tout d'abord, pour l'homme du Moyen-Âge, l'Archange Michel est le grand seigneur du "ciel firmamental", où de temps à autre il mène des batailles terrifiantes contre les démons de l'air. Or, le chef de l'eggrégore adverse est précisément Lucifer, l'ange déchu, que l'Archange refoule constamment, avec ses comparses, vers les zones inférieures de ces régions. Ce lieu est qualifié d'"air obscur", parce qu'il correspond à la substance épaissie, non lumineuse du monde intermédiaire, dont participe également l'enveloppe subtile de l'âme. "C'est parce que l'homme a enfreint le commandement que le démon couvrit l'âme tout entière d'un voile épais" (Macaire, Hom. XVII, 3, Patrologie grecque, XXXIV, 625 B). "Voile" chez les Grecs, ou "écorce" chez les Hébreux désigne la substance occulte de l'Yliaster, ainsi nommée pour sa composition hylémorphique (hylé, matière, et aster, astre, ce dernier terme désignant ses qualités fluidiques).

Ce point de doctrine acquis, il est certain que Lucifer, en obscurcissant l'enveloppe astrale de l'âme humaine, a réussi à paralyser les sens spirituels, par lesquels Adam serait resté en communication permanente avec la Divinité. Aussi la spiritualité michaëlique consistera, n'en doutons pas, à purifier ce voile de l'influence luciférienne et à lui restituer sa splendeur primitive. "Alors la nature resplendit d'une lumière surnaturelle et se trouve transportée au-dessus de ses propres limites par une surabondance de gloire" (Maxime le Confesseur, A Thalassius, 22, Patrologie grecque, XC, 321 A).

Il semble utile, certes, d'étayer ces vues par des références traditionnelles. Pierre Lombard, le célèbre maître des Sentences, si souvent cité par Thomas d'Aquin, écrit cette leçon qui a trait à l'air obscur:

"(Lucifer et ses satellites) reçurent comme demeure, en tombant du ciel, l'air obscur (qui entoure la terre). Et cela fut fait pour nous éprouver, afin qu'ils devinssent pour nous une cause d'exercice, selon ce que nous dit l'Apôtre: "Nous n'avons point à lutter contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances, contre les dominations de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air" (Ephés ., VI, 12)...Il ne leur a pas été permis d'habiter dans le ciel, parce que c'est un lieu lumineux et plein d'agrément; ni sur la terre, de crainte qu'ils ne fissent trop de mal aux hommes; mais cet air obscur leur a été assigné comme prison jusqu'à l'époque du jugement. Alors ils seront précipités dans le gouffre de l'enfer, selon ce texte de saint Matthieu: "Allez, maudits, au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges" (XXV, 41)(Ile Livre des Sentences ,dist. VI).

Cependant, étant incapable, fort heureusement, d'agir directement sur le plan physique - sauf dans le cas exceptionnel d'une possession démoniaque - Lucifer essaye d'entraîner l'âme humaine dans son orbite en lui présentant des phantasmes et des illusions, afin de l'écarter du chemin de la descente et de l'empêcher de réaliser sa mission sur terre (ennemi juré de toute incarnation, le Dragon Luciférien combat dans Apoc. , XII, la Femme qui devait enfanter le Christ).

Inversement, Satan cherche par tous les moyens à retenir l'homme dans le monde physique, et à cet effet il n'hésite pas à fomenter dans son cœur toutes sortes de passions mauvaises, voire criminelles, pour l'attacher plus sûrement à la matière. Derrière cette action insidieuse se trouve l'influence de Satan, à laquelle il faut opposer, pour la vaincre, l'impulsion du Christ:

"Sic inimicus agit invisus corda fatigans
Ac male temptando qualis intima corda furore,
Vestra, viri, Christum memorans mens personet heia !"

Ces strophes, composées par saint Colomban, le grand missionnaire irlandais du VI siècle, en voguant sur les flots du Rhin, disent bien les préoccupations de nos moines: "Ainsi agit l'ennemi détestable, tourmentant les cœurs, et par sa fureur entreprenante moleste odieusement les profondeurs de l'âme. Mais pour vous, amis, l'esprit se souvenant (de la doctrine du salut) en appelle au Christ. Heia !"

Tout ceci permet d'expliquer pourquoi, dans l'iconographie de Lautenbach, saint Gangolphe figure comme le protecteur de la "femme" et généralement de l'âme humaine, et pour quelle raison les chanoines virent en lui un commensal humain de l'Archange. On remarquera en effet que le saint n'est pas représenté dans nos stalles sous l'aspect de l'homme "ayant souffert une passion", comme le veulent la légende et le type spirituel du stratoterptsi, mais sous l'image du soldat victorieux, appuyant la main gauche - celle du coeur - sur l'épée et tenant fièrement dans sa droite la bannière michaëlique. Cette attitude glorieuse indique que dans l'ordre de l'absolu, le mal est déjà vaincu, et que dans la sphère morale, le bien triomphera finalement des forces par lesquelles le démon voudrait détruire toute la race humaine.

Au contraire, dans la statuette de l'Archange, celui-ci est représenté simplement revêtu d'une longue chemise, symbole de la pureté spirituelle, et il porte sur ses épaules un manteau, signe d'investiture, de qualification et de fonction. Princeps des Archanges et promu au rang d'un Archée, il régenté l'impulsion du Christ, dont le symbole figure sur le bouclier. Quant au pieu qu'il enfonce dans la bouche du diable, il n'est là que pour la forme: l'Archange n'en a point besoin, puisque la lumière du Logos est son arme, qui fait trembler les démons. Il est l'envoyé du Christ Universel, qui l'a chargé de guider l'homme vers sa destinée spirituelle. Aussi saint Michel est-il l'esprit protecteur de nos chanoines, invités par la Providence à christianiser ce coin de terre, rebelle à la grâce divine, mais néanmoins appelée Terra Sancti Michaelis, terre féodale de l'Archange.

S'il fallait maintenant caractériser la voie gangolphienne par rapport à la spiritualité michaëlique, on pourrait l'appeler le "Chemin du Coeur", parce qu'elle fait appel aux forces du sentiment et de la générosité. Ce caractère est très bien rendu dans le tableau votif de la Collégiale (1457), où saint Gangolphe est représenté la main sur le coeur. Le sentier dévotionnel, s'il ne conduit pas directement à la théophanie du Graal, en est cependant l'anti-chambre. Il corrige en quelque sorte la sévérité presque inhumaine de la spiritualité michaëlique, qui est d'essence apophatique - Quis ut Deus ? est le nom de l'Archange - en introduisant une note existentielle, vitale et même cordiale dans la vie de nos chanoines. Dans l'histoire du Graal, c'est Parsival qui représente ce "Chemin du Coeur"; il aborde en effet la vie spirituelle avec une émotivité native et naïve, non corrompue par les forces mauvaises, et cela lui vaut d'approcher une première fois le domaine et le "château" du saint Graal. Cependant, au cours de ce premier séjour, il a oublié de poser des questions, c'est-à-dire, il a laissé en friche son intelligence, qu'il aurait dû

"christifier" en l'ouvrant aux rayons illuminateurs de la grâce divine.

Si l'on s'interroge en effet sur l'authenticité de toutes les participations humaines au don que Dieu nous a fait de sa grâce, il importe d'affirmer que cette dernière doit saisir l'homme tout entier, et non seulement une partie de son être. Sans doute, la voie du Sentiment peut conduire jusqu'à l'inspiration, lorsque cette faculté est transformée par l'Esprit. Mais le Royaume de Dieu n'est pas seulement quelque chose qu'on écoute ou qu'on croit, c'est aussi quelque chose qu'on voit. Et Guardini a montré que si l'ouïe était l'organe privilégié de la révélation de l'Ancien Testament, par contre, sous la loi nouvelle, tous les sens, quand ils ont été surnaturalisés, sont habilités à nous mettre en contact avec la réalité épiphanique de Dieu sur terre. C'est là sans doute ce qui trace la ligne de partage entre la voie gangolphienne et la spiritualité michaélisque; mais cela ne nous empêche pas d'aimer ce héros du Coeur, poussant l'amour jusqu'au sacrifice suprême de sa personne.

En opposition avec la voie gangolphienne, qui est proximiste, la spiritualité michaélisque nous conduit à l'eschatologie. Mais par là-même, elle se retourne à nouveau vers l'homme. La fonction de l'Archange Michel, par rapport à l'humanité, réside justement dans ses prérogatives d'ange psychopompe. Sur le tableau votif de la Collégiale, déjà cité, on l'aperçoit jugeant l'âme du prieur Georges d'Andlau, représentée sous forme d'une jeune fille nue, agenouillée sur le plateau de la balance, tandis que l'Archange écarte en même temps Lucifer en lui plantant la pointe de l'épée dans l'épaule. On rencontre ici les deux "imaginatio" classiques de saint Michel. Dans l'une, dès le commencement des âges, armé d'un glaive, il terrasse Lucifer, l'ennemi de la Femme Céleste. Dans l'autre, après la consommation des temps, porteur de la balance de justice, il préside, en sa qualité de peseur d'âmes, au jugement dernier. Dans ces deux épisodes, dont l'un se place au commencement du monde et l'autre à la fin, l'Archange exprime sa mission par une attitude symétrique, signifiant qu'il a été préposé à toute l'évolution humaine comme le recteur de l'impulsion du Christ.

On peut conclure que la spiritualité de nos chanoines se réfère à un système de pensée dont la dialectique penche alternativement vers l'existential et vers l'ontologique, et ce mouvement de balance est bien dans la tradition des disciples de l'Archange. Tendant tour à tour à incarner du spirituel, puis à spiritualiser des éléments telluriques, cette mystique du Ciel et de la Terre semble équilibrer l'apophatique et le cataphatique dans une synthèse harmo-

nieuse, qui, bien que présente déjà dans l'oeuvre de Denys l'Aréopagite, confirme la valeur éminente de ce qu'on pourrait appeler désormais la spiritualité de Lautenbach.

Après sa signification cosmique et eschatologique, tout ce symbolisme peut encore revêtir un sens psychologique, et c'est là précisément que se révèle pleinement la merveilleuse spiritualité de nos chanoines. Nous venons de découvrir en saint Gangolphe un prototype de la "voie du Coeur". Saint Michel représentera pour nous la "voie de l'Intelligence", mais magnifiée par la lumière divine. Cette voie est précisément représentée par l'épée michaélique, qui est coupante comme l'intellect rationnel. Le propre de l'intellect est en effet de séparer, de diviser, d'analyser, et cette fonction est excellemment définie par le symbolisme de l'épée. Si le type gangolphien se distingue par la chaleur du sentiment - la main sur le coeur - saint Michel se fait remarquer par l'extraordinaire pénétration de l'intelligence qui, chez lui, n'est pas limitée par un corps physique et, pour cette raison, participe de l'infini et de l'universalité de Dieu.

Cependant, l'intelligence michaélique, si elle est universaliste, veut se communiquer également, de quelque manière qui est sans doute restreinte, à l'homme devenu "spirituel" (cf. 1 Cor., II, 15). En effet, si l'homme "psychique" possède la raison, en tant qu'elle ressort de l'observation des sensibles, l'homme "pneumatique" acquiert la mens superior, qui est la raison surélevée par la grâce et illuminée par la Lumière du Verbe. Cette lumière nous vient de l'intérieur, et pour cette raison, le personnage qui représente saint Michel sur le tableau votif de la Collégiale tient les yeux baissés ou fermés, étant donné qu'il voit avec les sens spirituels, qui se réfèrent à la Via Illuminationis. Par contre, saint Gangolphe, qui représente la Via Purificationis, c'est-à-dire la vie spirituelle imparfaitement purifiée, a les yeux ouverts, puisqu'il a besoin de voir encore à travers les sensibles, c'est-à-dire avec les yeux corporels. On vient de reconnaître la doctrine augustinienne de l'illumination qui, à travers les symboles de l'iconographie de Lautenbach, nous a légué ce que la mystique chrétienne avait de plus précieux, c'est-à-dire la perception des substances spirituelles, qui constitue la voie illuminative ou voie mystique proprement dite.

Mais ces deux voies, qui représentent deux possibilités fondamentales de la spiritualité chrétienne, doivent en fin de compte se fondre et s'unir. Cette fusion se réalise effectivement à l'ombre de la croix, sous laquelle les deux figures de la Vierge et de saint Jean indiquent l'unité retrouvée du coeur et de l'intelligence. Car le symbolisme de la

maternité mystique recèle un fait précis de la vie spirituelle: l'enfantement de "l'homme caché dans le coeur" - homo cordis absconditus - d'après la parole de saint Pierre (I Pierre, III,4) qui s'adresse à la fonction charismatique de la femme, si vilainement trahie par Ganéa.

Dans tout cela, on voit bien qu'une pensée essentielle anime toute l'iconographie de Lautenbach. C'est l'idée de la Rédemption, qui se communique à tous les aspects de la vie humaine. Ces aspects fondamentaux, les chanoines ont voulu nous les montrer dans leurs prototypes, saint Michel et saint Gangolphe, et pour cette raison la vénération de ces deux saints correspond à une réalité innée en l'homme et à un besoin profond de l'âme religieuse et chrétienne.

Une correspondance étonnante de cette "union des contraires" se retrouve dans le symbolisme qui gravite autour de l'histoire du Graal et de Parsival. Elle est contenue dans la légende médiévale de Flore et Blancheflur, dont la version la plus ancienne provient de Du Méril. Dans cette légende, il est question d'une rose rouge et d'un lys blanc, c'est-à-dire de la force du coeur et de la sagesse de l'esprit. Flore à la recherche de Blancheflur monte un cheval bariolé. Ce cheval est blanc d'un côté et rouge de l'autre, et comme ligne de partage entre les deux couleurs, un trait noir court de la tête du cheval jusqu'à sa queue. On reconnaît dans cette description le langage d'un initié. La forme du cheval, selon le symbolisme développé par Denys l'Aréopagite dans la Hiérarchie céleste (XV, 8)), indique l'obéissance et la docilité. La double couleur, rouge et blanche, signifie la capacité de servir de médiateur unitif entre les extrêmes, et de joindre providentiellement, tour à tour, le supérieur à l'inférieur et l'inférieur au supérieur. Mais cette faculté médiatrice est limitée dans l'actuel, comme l'indique le trait noir séparatif. Au surplus, des deux côtés de l'animal, une inscription avertit l'imprudent qui oserait chevaucher la monture sans y être appelé: "Celui-là seul est digne de me monter, qui est digne d'une couronne !"

Cette défense est cependant levée dans la vie unitive, qui réalise chez le mystique l'union des facultés surnaturelles. La connaissance infuse et l'amour ardent jaillissent spontanément de ces dons et impriment à la vie du disciple ce caractère divin qui culmine dans le "mariage spirituel" et qui fait de lui un enfant de Dieu.

Il est sûr que cette confluence des deux voies, cette coincidentia oppositorum pour parler avec Nicolas de Cusa, ne peut se concevoir que dans la perspective surnaturelle, où la réunion des forces originellement séparées dans le Binai-

re Sexué, de l'Homme et de la Femme, s'effectue sous le signe de l'androgynat mystique. Chez l'homme naturel, par contre, la puissance impulsive du coeur et la sagesse réflexive de la tête restent séparées. L'union de la Rose rouge et du Lys blanc, qui est l'image de leur symbiose, constitue le miracle permanent auquel est convié l'homme dans son Moi christifié. Il n'est pas douteux qu'à cette réalité spirituelle se réfère le symbole des Chanoines Augustins, qui représente un coeur traversé par deux flèches se croisant en son centre, les flèches étant dirigées de haut en bas. Le coeur est le symbole universel de l'ordre vital et de l'homme thymique. Et les flèches fournissent l'image de l'intelligence qui pénètre dans le coeur, car les flèches dorées du soleil ne représentent rien d'autre que la lumière de l'intelligence divine, que des archers célestes nous envoient du haut du ciel.

Pour la science du Graal, l'union des forces contraires se manifeste encore dans un aspect substantiel, défini par les Luminaires. En effet, du point de vue de l'ancienne connaissance symbolique, la Lune est l'image des forces instinctives et génériques, qui règnent dans le sang, car tout le monde sait que la lune est la régulatrice des phénomènes sexuels chez la femme. Mais ces forces lunaires doivent être transmutes afin de permettre à notre moi spirituel de produire ou de développer la substance mystique du Graal (cf. Jo., VII,38; Apoc., XXI,6; XXII,1), qui est d'essence "solaire". Or, au point de vue typologique, saint Gangolphe, dont l'image est indissolublement liée à celle de Ganéa - ce nom signifie la nature tellurique - apparaît comme le représentant des forces lunaires ou gabrieliques, tandis que l'Archange Michel est l'image personnifiée des forces solaires. Le Soleil est l'analogue de la lumière du Verbe, et pour cette raison, il est aussi le symbole le plus adéquat de l'intelligence. Il est typique pour cette explication que saint Gangolphe, dans le tableau votif de la Collégiale, se trouve à la gauche de la Vierge (côté lunaire), tandis que saint Michel est représenté debout à sa droite (côté solaire).

Dans l'église de Lautenbach, le buffet du maître-autel baroque comporte en son milieu la sculpture du monogramme de Jésus, gravée sur une hostie argentée, dont la couleur rappelle la Lune. Lorsqu'en hiver le soleil se couche sur les montagnes, un dernier rayon solaire, pénétrant par le grand portail, vient éclairer cette hostie qui brille alors dans la lumière dorée de l'astre. Dernier souvenir d'une spiritualité qui concevait l'union des forces contraires dans le Coeur universel du Monde. Nicolas Cabasilas écrit, citant un passage qu'il attribue à saint Jean Chrysostome: "Dès que nous sommes baptisés, notre âme, purifiée par l'Esprit, est plus resplendissante que le soleil, et non seulement nous

contemplons la gloire de Dieu, mais nous en recevons encore de l'éclat, comme l'argent pur, exposé aux rayons, devient tout étincelant, non seulement de par sa nature propre, mais encore à cause de l'éclat du soleil..."

De ce double aspect de la sagesse chrétienne, élevons-nous maintenant à l'aspect cosmique du problème. La spiritualité de Lautenbach inclut une véritable "sophiologie", en ce sens qu'elle présuppose l'existence d'une première créature divine, présentée sous les auspices de la Femme Céleste de l'Apocalypse, qui à l'extrême limite peut être considérée comme une quatrième hypostase. Ce principe féminin majeur introduit donc en théologie une notion peu courante et qui, de prime abord, semble étrangère au christianisme, puisque l'essence de la théologie chrétienne ressort de la situation absolument unique du Fils de Dieu, lequel est aussi la tête du Corps Mystique et le chef du nouveau Plérôme.

Cependant, l'originalité foncière de la doctrine sophianique réside précisément en ce qu'elle requiert une christologie et qu'elle la complète dans le sens d'un perfectionnement ontologique. La mystique de l'unité, qui est celle des Pères, exige en effet une harmonie et une synthèse parfaites de toutes choses dans l'unité divine, et il manquerait quelque chose à cette unité si elle n'incluait pas le côté féminin de l'existence. Il est donc nécessaire en quelque sorte que la créature, qui porte le nom de Femme, ait sa place préétablie dans l'économie divine.

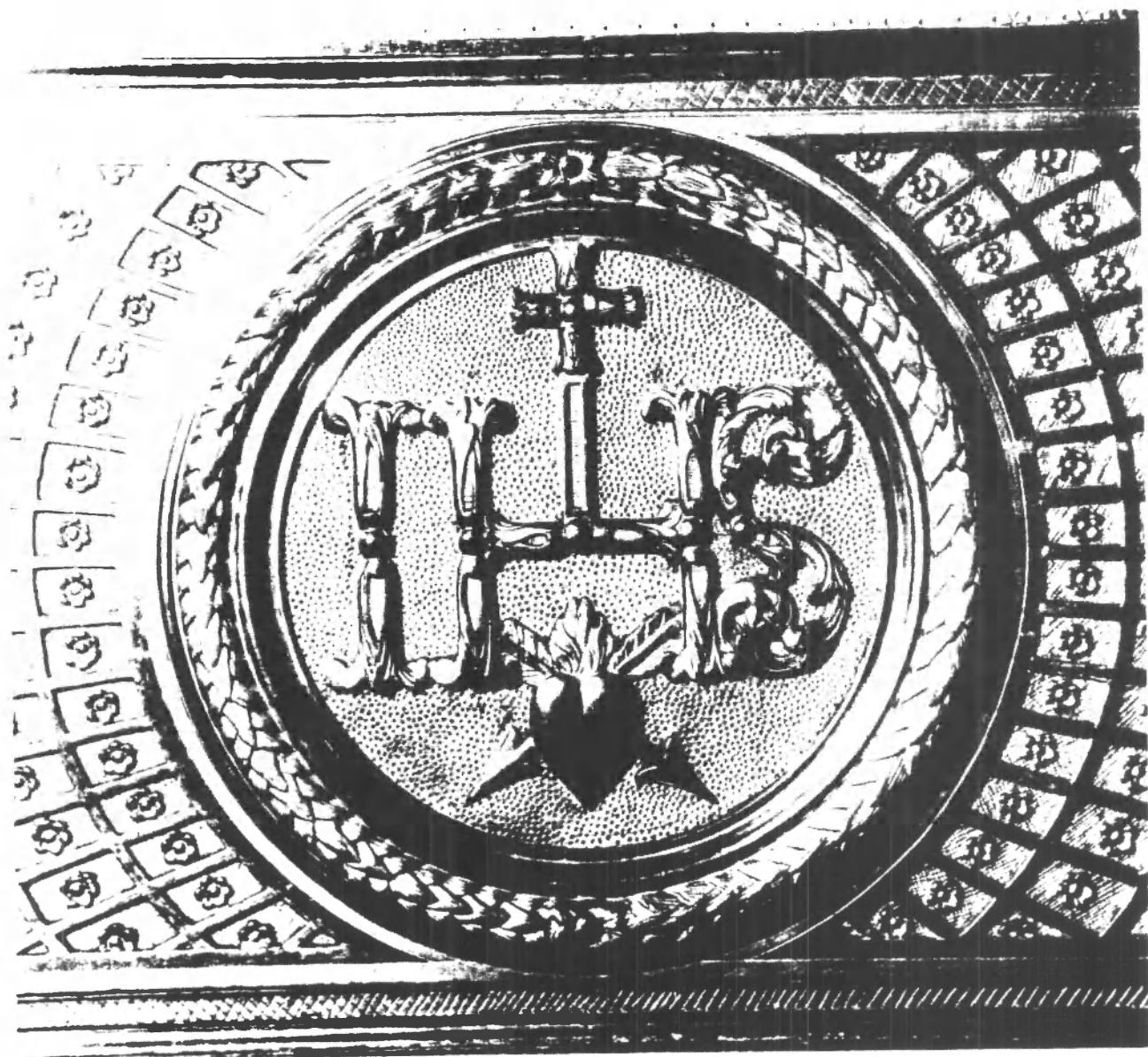
Sans doute le théologien d'Occident objurguera que cette place est déjà prise par la Bienheureuse Vierge Marie, qui représente l'homme divinisé dans l'Assomption finale, et qu'il n'est point besoin de lui substituer une créature hypothétique qui serait l'image de la maternité universelle ou même la Prima Materia personnifiée. Il est bien vrai que dans la perspective personnaliste de l'Occident, qui ne voit que l'homme, cet intermédiaire entre Dieu et la créature ne paraît pas nécessaire, puisque le Christ seul est le Médiateur obligé entre la réalité divine et l'humanité incarnée. Mais cette perspective change immédiatement dès qu'on se place, selon la coutume de l'Eglise d'Orient, du point de vue cosmique. Il devient alors évident que Dieu ne pourrait sortir de lui-même s'il n'existait une substance passive qui, tout en restant dans le sein de l'Absolu Divin, lui offre l'écran d'une projection qui fût en même temps une limitation. Cette créature passive est précisément la Vierge Sophia.

Pour que la matière puisse apparaître sur terre, il faut donc que deux principes se conjuguent. L'un de ceux-ci est

le principe principiant, autrement dit le Logos Créateur. Et le principe principié est la Vierge Sophia, la Mère de toutes choses, la Prima Materia . C'est elle qui dans l'Apocalypse est figurée sous les traits de la Femme Céleste, entourée du Soleil, symbole de l'énergie créatrice du Verbe, à ses pieds la Lune, c'est-à-dire la matière involutive et involuée, qui est cependant destinée à la fin des temps à être spiritualisée à nouveau et à retourner dans le sein du Père.

Le glyphe alchimique de la Sphère et de la Croix correspond à cette double réalité spirituelle qui, sur le plan des archétypes ne peut cependant être séparée et constitue une réalité unique. C'est pourquoi la véritable sagesse vénère dans ce symbole l'essence du Christ qui, sans doute, est purement spirituelle, mais qui se lie à la créature parfaite de Dieu, laquelle a nom Sophia ou Prima Materia , en y imprimant ses archétypes secondaires et en y ajoutant la Forme. Ainsi le défini de la pensée divine s'impose à l'indéfini de la Matière Première, pour y créer toute la richesse des êtres et toute la variété des espèces biologiques.

Tout au long de nos explications, le lecteur a pu se rendre compte que les chanoines de Lautenbach ont vécu dans un monde intellectuel totalement différent du nôtre. Ce monde est celui des symboles qui, à certains égards, est plus réel que la réalité elle-même, parce qu'il se réfère au plan des essences. Réalisme et symbolisme n'étaient pas à leurs yeux des notions tellement différentes; elles se rejoignaient précisément dans une foi qui impliquait le monde spirituel et la réalité temporelle dans un ressourcement unique. C'est l'unicité de cette connaissance qui fait la grandeur et la richesse de la spiritualité de Lautenbach.



Monogramme de Jésus.

(Maison - hôtel baroque de Lautenbach. 1707.)

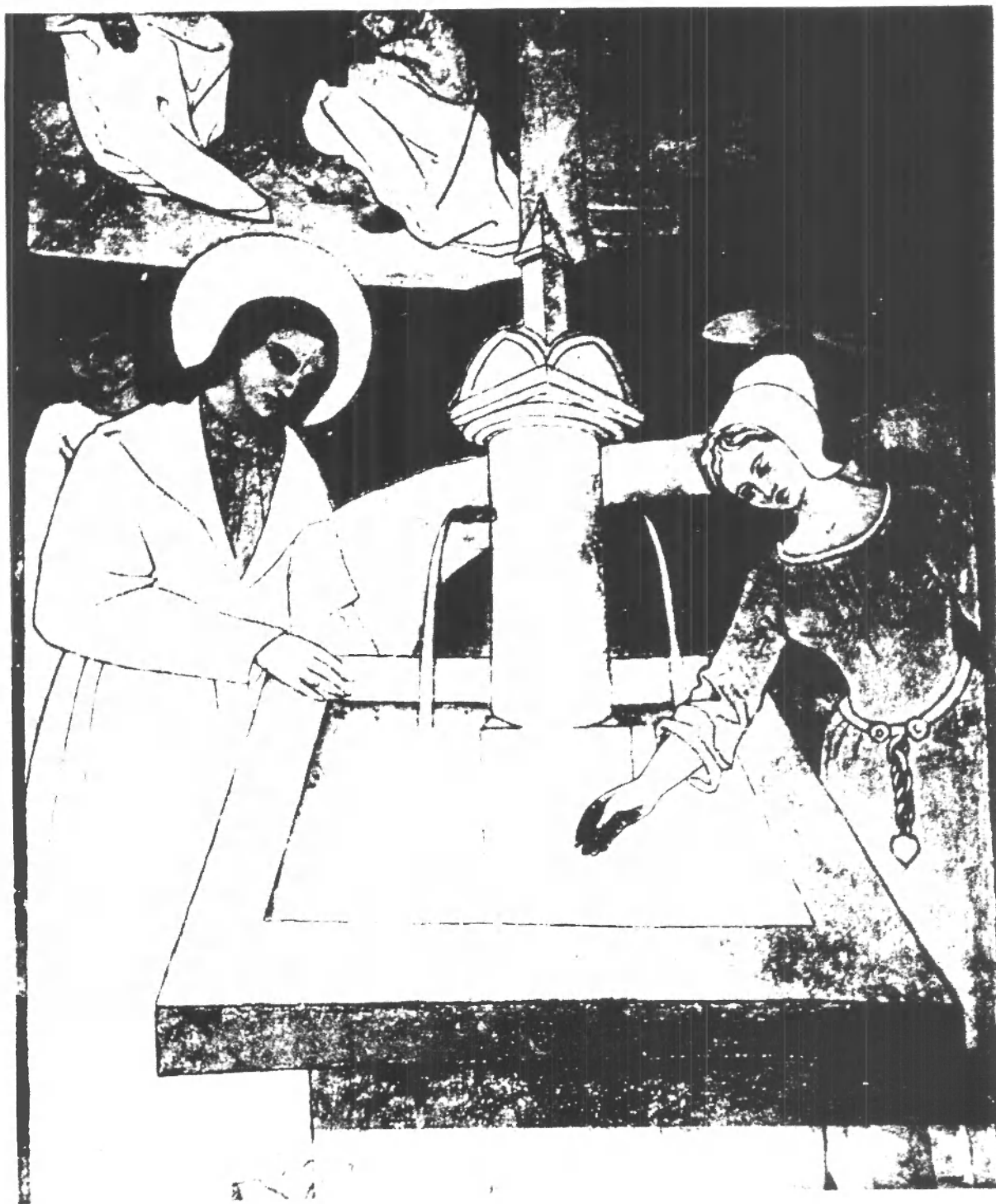


Chapiteau roman de la Cathédrale de Bâle.

Pourtour polygonal du Choeur. -

Abraham et les queues de l'Ondine.

(Schweizerische Bauzeitung. 21. März 1896).



*Le jugement de Dieu ou l'épreuve de l'eau.
Fresques de la chapelle St. Gangolphe. (XV^e siècle).*

Numéro 1: Janvier 1990. Série "Informations"

5 ans de travaux d'étudiants

Numéro 2: février 1990. Série "Orient chrétien"

P. ERNY: L'icône de la Trinité d'André Roublev
Théologie du mariage selon la théologie byzantine-orthodoxe

Numéro 3: mars 1990. Série "Chercheurs"

E. NAVET: Le cercle et la ligne

N. MOHIA: Problème des minorités, problème de l'anthropologie

Numéro 4: avril 1990. Série "Ethnomuséographie"

Autour du Rétable d'Issenheim

P. ERNY: Le couvent Unterlinden de Colmar. Saint Antoine
et l'Ordre des Antonins. L'Ergot de seigle en
matière médicale homéopathique

J. MEYER: Grunewald et le Tétramorphe

Numéro 5: mai 1990: Série "Ethnomuséographie"

Saint Gangolphe

P. ERNY: Tâches pour l'ethnomuséographie
Saint Gangolphe: vie et culture

J. MEYER: Saint Gangolphe et les chanoines de Lautenbach